



Le scribe Nebmertouf en présence du **dieu Thot** représenté sous la forme de son animal sacré, le babouin. Thot est le dieu égyptien auquel est attribué l'invention de l'écriture. Il est le « maître » des connaissances, le « patron » des scribes. (*British Museum*).

❑ L'Égyptien ancien n'est pas une langue sémitique, ni une langue chamito-sémitique, mais une langue négro-africaine

Réponse à Pascal Vernus*

Théophile OBENGA

La contribution de **Pascal Vernus** est très intéressante à analyser : “**Situation de l'égyptien dans les langues du monde**”, pp. 169-208*.

En fait de “langues du monde”, **Vernus** s'en tient strictement au domaine du “chamito-sémitique” ou “afroasiatique”. Pourquoi alors un titre pompeux qui ne correspond pas à l'objet traité ?

Vernus ne comprend pas bien la signification du mot *isoglosse* en linguistique. Pour lui, les isoglosses sont des faits de langue : “isoglosses lexicales”, c'est-à-dire des faits lexicaux, “isoglosses grammaticales”, c'est-à-dire des faits grammaticaux, morphologiques, syntaxicaux (que **Vernus** se garde bien de traiter). Il est le seul linguiste au monde à employer le mot *isoglosse* dans ce sens qui est évidemment faux. Quel esprit singulier !

Le mot *isoglosse* est un terme technique propre à la linguistique géographique, à la dialectologie :

a) - “Each feature of linguistic difference will tend to have its own boundary, which is technically known as an *isogloss*” (E. H. **Sturtevant**, *An Introduction to Linguistic Science*, New Haven, Yale University Press, 1947, 1956, 1960, p. 33, § 50) ;

b) - “*Isogloss* is a term used for a line drawn from location to location along the outer limits of characteristic features”. (Winfred P. **Lehmann**, *Historical Linguistics : an Introduction*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1962, p. 118).

J'espère que **Pascal Vernus**, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Études, IVE section (Paris), auteur de nombreux travaux en philologie et en linguistique, connaît désormais le sens technique, scientifique, linguistique du mot qu'il adore : *isoglosse*, c'est-à-dire une ligne de frontière géographique délimitant l'aire dans laquelle un fait

* **Réponse à Pascal Vernus** : “Situation de l'égyptien dans les langues du monde”, in **François-Xavier Fauvelle-Aymar**, **Jean-Pierre Chrétien** et **Claude-Hélène Perrot**, *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, Paris, Khartala, 2000, 19 auteurs, 402 pages. Collection : “Hommes et Sociétés” dirigée par **Jean Copans**, pp. 169-208. Cette réponse est un extrait de l'ouvrage de **Théophile Obenga** : *Le sens de la lutte contre l'africanisme eurocentriste*, Khepera/L'Harmattan, Paris, 2001.

linguistique donné apparaît.

Qu'est-ce qu'une communauté linguistique de nature "aréale" ? (p. 172 et sv. de la contribution de **Vernus**). Les Anglais (et Américains) parlent de "aerial photography", "aerial roots", quand la langue française normative dit "photographie aérienne", "racines aériennes" : *aréal*, féminin *aréale* ne semble pas être vraiment courant. Si **Vernus** est un savant pompeux, c'est pour cacher la faiblesse notoire de ses prétendues comparaisons linguistiques :

a) - faire la liste, purement et simplement, de "certains" traits grammaticaux qui ont d' "indiscutables parallèles" entre l'égyptien et le sémitique, et éviter de donner la moindre confirmation grammaticale, c'est un travail pauvre qui ne démontre rien : le raisonnement linguistique est évité. C'est-à-dire que la ou les listes sont insuffisantes en elles-mêmes : il faut expliquer les procès morpho-syntaxiques car le but est de parvenir à une grammaire comparée, seul critère de la parenté, et non les listes pour les listes ;

b) - faire la liste, purement et simplement, de prétendues "isoglosses lexicales", sans la moindre analyse linguistique, est un travail qui n'a aucune pertinence scientifique, car le but de la comparaison, à ce niveau, est d'établir des correspondances phonétiques régulières ("sound laws") entre les lexèmes comparés et de tenter des reconstructions communes pour prouver la parenté d'ordre génétique : encore une fois, Pascal **Vernus** montre qu'il ne maîtrise pas encore tout à fait la méthode, rigoureuse, de la linguistique historique. Inutile, dans ce cas, de faire la leçon aux autres, par des allusions malveillantes (p. 196 de la contribution de **Vernus**).

Voici, d'après Pascal **Vernus**, la liste des "rapprochements qu'on peut raisonnablement établir à partir du lexique attesté" et dont on n'a aucune raison de penser, dit-il, qu'ils ont été empruntés :

- *Corps, physiologie, sensation* : égyptien *jwn*, *īwn* "couleur", arabe *lawn* : pour les besoins de la cause, on postule que le signe égyptien  noterait à la fois un aleph prothétique et la liquide qui suit. J'ai discuté, au tableau noir, de ce faux problème avec le professeur **Carleton Hodge**, homme humble et respectable : à bout d'arguments, il conclua, publiquement, "c'est comme ça" ! Justement, ce n'est guère "comme ça". Et **Vernus** aurait dû faire attention. Le copte, qui est de l'égyptien, lui aussi attesté, rejette formellement une telle "très astucieuse observation", non explicitée :

- | | | |
|------------|--|---|
| - égyptien |  <i>ī</i> | "venir" |
| - copte | <i>ēi, ēia, ēiē, ī</i> | "venir", et non <i>el</i> ,
<i>eial</i> , <i>eiel</i> , <i>il</i> ou <i>lei</i> ,
<i>leia</i> , <i>leie</i> , <i>li</i> |
| - égyptien |  <i>īnm</i> | "peau" du corps humain |
| - copte | <i>anom</i> | "peau", et non <i>lanom</i> |
| - égyptien |  <i>īnr</i> | "pierre" |
| - copte | <i>ōni, ōnē</i> | "pierre", et non <i>lōne</i> , |

etc.

Le copte s'oppose strictement à la demande non raisonnée de **Vernus**, qui fait alors du très mauvais travail "scientifique".

Tout autant grave est le manque total des séries lexicales dans la documentation de **Vernus**. Les séries lexicales, faut-il le rappeler à son esprit, permettent d'éviter les convergences hasardeuses, les rencontres fortuites, etc. Elles permettent, de ce fait, de confirmer les thématiques lexicales sollicitées. Le travail de Pascal **Vernus** ici en cause est globalement irrecevable à cause de cette absence totale de séries lexicales. Son collaborateur linguiste Henry **Tourneux**, peu au courant lui-même de la linguistique historique, ne l'a pas beaucoup secouru. Il faut des séries lexicales : c'est obligatoire. Dans l'impossibilité d'établir des listes de séries lexicales entre l'égyptien et le sémitique, alors nos "savants" africanistes croient s'en sortir à moindre frais, en proposant juste des "isoglosses lexicales", c'est-à-dire de simples listes de lexèmes non sériés. Le profane, médusé, peut facilement adhérer à la non explication linguistique : on raisonne sur des séries et non sur un seul fait dans des mots listés. C'est-à-dire que chaque lexème listé doit avoir sa propre série lexicale.

Je voudrais être encore plus explicite. **Vernus** rapproche l'égyptien *š3* "être nombreux", "nombreux", du sémitique *šr* "dix". Voici les défauts, indiscutables, de cette manière de procéder :

a) - "nombreux" et "dix" n'ont pas du tout le même contenu sémantique, car je peux obtenir "nombreux" avec "cinq" ou "mille" : défaut d'équation sémantique ;

b) - l'analyse phonétique demande d'expliquer le - *r* final sémitique, absent en égyptien ; jamais l'égyptien *asha*, copte *ashai*, ne montre de *r* en position finale, dans la graphie, dans la translittération : défaut d'équation phonétique, c'est-à-dire que les deux mots égyptien et sémitique ne renvoient pas à un même ancêtre prédialectal ;

c) - aucune série lexicale ne vient confirmer le rapprochement "indiscutable" entre l'égyptien *asha*, *ashai* et le sémitique *asher* : il faut précisément discuter, c'est-à-dire analyser, expliquer, contrôler, vérifier (de la simple méthode cartésienne !) : défaut de série lexicale permettant d'exclure le hasard, la convergence fortuite.

Il est évident que Pascal **Vernus** ignore du tout au tout la méthode de la linguistique comparative et historique. Cela est grave pour un homme qui pontifie sans cesse sur des questions de méthodologie scientifique.

Comment **Vernus** analyse-t-il le rapprochement de l'égyptien *sa* "dos" avec l'arabe *sarāt* (p. 187 de son article) ? Le mot égyptien est un paradigme à une seule consonne *s-*. Et l'arabe *sarāt* ? Apparemment deux morphologies très différentes. Où la série lexicale autorisant un tel rapprochement ? Il faut être précis en linguistique comparée, et non tenir son rêve pour de la réalité.

Comment **Vernus** explique-t-il l'identité qu'il entrevoit entre l'égyptien *snb* "être en bonne santé", et le sémitique (non précisé) *šlm* / *slm* (pp. 187 - 188 de son article) ? Est-ce la même structure : *s-n-b* et *š-l-m* / *s-l-m* ?

Comment **Vernus** analyse-t-il la parenté lexicale entre l'égyptien *čb* "sandale, semelle" (en fait *tbw*, *tbwt*, *tjebou*, *tjebout*), et le sémitique (commun) *kp* "main" ? Entre "plante

du pied”, “sandale”, “semelle” et “main”, je ne saisis pas la correspondance sémantique. Quel est le miracle de **Vernus** pour faire coïncider sémantiquement les deux signes, “sandale” et “main” ? Si la forme que donne **Vernus** est exacte, *kp* “main” en sémitique, on ne voit pas comment *kp* et *tbw* peuvent renvoyer à une même forme commune prédialectale qui serait précisément le “chamito-sémitique” ou l’ “afroasiatique” ?

Comment, parlant du “corps”, **Vernus** n’aligne-t-il pas des lexèmes hérités comme ceux-ci :

1. Tête (et non “crâne”)

accadien :	<i>rēšu</i> (<i>rēshu</i>)	égyptien :	<i>tp</i>
hébreu :	<i>rōš</i> (<i>rōsh</i>)	copte :	<i>apē, afē</i>
syriaque :	<i>rēšā</i> (<i>rēshā</i>)		
arabe :	<i>ra’s</i>		
éthiopien :	<i>rə’s</i>		
sémitique commun : + <i>ra’s</i> (<i>ra’sh</i>)			

Il n’y a rien de commun entre les signes sémitiques et égyptiens : c’est immédiatement perceptible. Pour moi, ces signes linguistiques montrent deux traditions différentes. Pour **Vernus**, il s’agit d’une même tradition. Qu’il le prouve donc, techniquement, s’il en est capable. En fait, il n’y a pas de technique miracle pour prouver la parenté historique entre les signes ici examinés. A moins de rabibochoer l’ignorance avec la fantaisie, comme le font **Tourneux** et **Vernus**, deux copains radieux dans leurs impasses comparatives et africanistes.

2. - Oreille

accadien :	<i>uzun</i>	égyptien :	<i>msdr</i>
assyrien :	<i>uzan</i>		
hébreu :	<i>’ozen</i>		
arabe :	<i>’udn</i>		
éthiopien :	<i>’əzn</i> , pl. <i>’əzan</i>		

Où est la parenté du sémitique et de l’égyptien ? Ces deux formes peuvent-elles appartenir à une même famille linguistique ? Par quel raisonnement linguistique ? **Vernus**, ricanneur lorsqu’il s’agit des travaux des Africains, peut-il prouver que *uzun* et *msdr* dérivent d’un ancêtre commun ?

3. - Bouche

accadien :	<i>pū</i>	égyptien :	<i>r, r3</i>
ugaritique :	<i>p</i>	copte :	<i>ro, lē, la</i>
phénicien :	<i>p</i>		
hébreu :	<i>pē</i>		
arabe (du Nord) :	<i>fū</i>		
éthiopien :	<i>’af</i>		

Sur ces lexèmes manifestement hérités, peut-on, scientifiquement, dire qu’ils dérivent d’un

ancêtre commun prédialectal ? **Vernus** le prétend, fièrement. Qu'il expose donc sa méthodologie à la communauté scientifique internationale qui jugera, mieux que ne peut le faire un Nègre d'Afrique.

4. - Lèvres

arabe : <i>šf.t</i> "lèvre"	égyptien : <i>sp.ty</i> "lèvres"
-----------------------------	----------------------------------

Vernus (p. 187) se contente de ce simple alignement. Peut-il répondre à ces deux questions pour justifier son contentement scientifique : (a) dans quelles conditions la spirante apico-alvéolaire sourde / *s* / égyptienne, en position initiale, correspond-elle à la chuintante / *š*, *sh* / arabe, dans la même position ? ; (b) dans quelles conditions phonétiques l'occlusive bilabiale sonore / *p* / égyptienne correspond-elle à l'aspirante / *f* / arabe ?, dans la position des lexèmes ci-dessus ? **Vernus** n'explique absolument rien. Son travail n'offre aucun intérêt scientifique. C'est la vérité, seule, qui me pousse à le dire, en toute objectivité. Aucune animosité psychologique de ma part. Et pourquoi, au juste ?

5. - Dent

arabe : <i>sinn</i> éthiopien : <i>sən</i>	égyptien : <i>ibḥ</i> , <i>ndḥt</i> (<i>nḥdt</i>), <i>ṯst</i>
---	---

Le sens de *ibḥ* est aussi "ivoire", comme celui de *ndḥt* (Ancien Empire : *nḥdt*). Ce dernier signe veut dire également "molaire". Le mot pour "dent", spécifiquement, est donc : *ṯst*. Quelle parenté avec les formes sémitiques ? Quel est le point de vue "scientifique" de Pascal **Vernus** ? C'est-à-dire son analyse de faits lexicaux au niveau du comparatisme phonétique et, puis, qu'il ne se prive pas de la condition sérielle, telle que requise par une bonne méthodologie.

6. - Sang

Sémitique commun : <i>dām</i> , pl. <i>dāmīm</i>	égyptien : <i>snf</i> , <i>snfw</i> copte : <i>snof</i>
---	--

L'hébreu de la période du *Second Temple*, c'est-à-dire après l'*Exil*, emploie souvent le pluriel pour le singulier : *dāmīm* "sang" (et non "sangs") pour *dām* : voir **Angel Saenz-Badillos**, *A History of the Hebrew Language*, Cambridge University Press, 1993, 1996, 1997, 1998, pp. 117-118.

Comment **Vernus**, philologue et linguiste, argumente-t-il pour faire dériver *snf* et *dām* d'une seule et même source linguistique, le "chamito-sémitique" ou l' "afroasiatique" ? Qu'il comprenne donc bien ceci : le "chamito-sémitique" n'est pas la liste de ses "isoglosses" lexicales et grammaticales, mais les formes tentativement reconstruites à partir des signes hérités comparés, c'est-à-dire expliqués. Au demeurant, nous l'avons déjà fait observer, **Vernus** emploie le mot "isoglosse" dans un contre-sens linguistique monstrueux.

7. - Langue (organe)

accadien : <i>lišānu</i> (<i>lishānu</i>)	égyptien : <i>ns</i>
hébreu : <i>lāšōn</i> (<i>lāshōn</i>)	copte : <i>las</i> , <i>lēs</i>
arabe : <i>lisān</i>	

Où est le “chamito-sémitique” ou l’ “afroasiatique” quand le sémitique présente *l-sh* / *s-n*, l’égyptien *n* / *l-s* et le berbère *alis*, *ils* “langue” ? Dans quelle condition la chuitante sémitique interconsonantique correspond-elle à la spirante égyptienne et berbère qui est en position finale? Quelle série lexicale établir concrètement pour éliminer le hasard entre l’égyptien et le berbère ? Qu’en pense **Vernus** ?

Pour le vocabulaire de base du “*Corps, physiologie, sensation*”, **Vernus** fait appel à des mots dont il ne se doute pas qu’ils ne sont que de simples onomatopées : “criailler, caqueter, crier, mugir, rugir, notion de produire un bruit, notion de bruit indistinct” (p. 187), etc. Fort heureusement, ce n’est que du vacarme !

Pour le vocabulaire des “*Activités économiques*” (p. 188), **Vernus** retient des mots qui voyagent beaucoup : “houe”, “arc”, “filet”, etc. Le mot égyptien pour “mille” devient synonyme de “être nombreux” en arabe à cause de l’illusion des formes qui paraissent identiques : *ḥfn* (égyptien) et *ḥfl* (arabe). **Vernus** est totalement acquis à l’exercice linguistique facile.

Vernus pose, sans plus : égyptien *ḥtm* “sceller, clore”, arabe *ḥatama* (p. 188). Il oublie que c’est un emprunt sémitique fait à l’égyptien, à l’exception de l’accadien : **Maximilien Ellenbogen**, *Foreign Words in the Old Testament. Their Origin and Etymology*, Londres, Luzac & C°, 1962.

Ce qui semble le plus manquer à Pascal **Vernus**, c’est la technique étymologique. Il est connu, depuis longtemps, et sans contestation, que l’hébreu *ḥātam*, *yīḥtōm* “sceller, compléter, signer”, l’arabe *ḥatam*, *yaḥtim* “sceller, cacheter, munir d’un sceau, d’un cachet”, et aussi “clore, achever, terminer”, le phénicien *ḥtm* “sceller”, sont des emprunts de l’égyptien *ḥtm*, démotique *ḥtm*, copte *shōtm*, *shōtēm*, *hōtmě*. Le syriaque, l’éthiopien, le mandéen ont aussi emprunté le mot égyptien, mais pas l’accadien où le signe pour “sceau, cachet” est : *kunukku*, du verbe *kanāku* “sceller, cacheter”. Voilà les faits que **Vernus** ignore, sinon il n’aurait pas posé sa fausse équation lexicale.

En posant égyptien *jknw*, *iknw* “houe”, akkadien *akkullu*, (p. 188) que veut démontrer au juste **Vernus** ? Phonétiquement, il faut expliquer pourquoi l’accadien (akkadien) présente un fort phénomène de reduplication consonantique (paradigme avec reduplication du radical), ce qui n’est pas du tout le cas égyptien : *-k-n* égyptien contre *-k-k-l-l* accadien. Il faut en plus donner d’autres mots ayant le même arrangement phonique. Sinon, la conviction n’est pas acquise que *iknw* égyptien et *akkullu* accadien soient apparentés. Le mot égyptien qui se rencontre couramment dans les textes anciens pour “houe” est *ba* (*b3*), aussi *ḥnn* (**Pierre Montet**, *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l’Ancien Empire*, Strasbourg, 1925, pp. 183 - 189).

Vernus adore le mot rare : égyptien *q3q3* “bateau”, arabe *qarqur* (p. 188 de son étude). Mais ne voit-il pas qu’il ne s’agit nullement de lexèmes apparentés, morphologiquement parlant : *q-q* contre *qr-qr* ? Tout est très hasardeux dans les rapprochements de **Vernus**.

Les chercheurs africains, tant dénigrés et dédaignés, n'ont jamais fait des concordances aussi fantaisistes, localisées seulement au niveau de l'illusion des apparences, sans aucun raisonnement linguistique. Je suis très déçu par le travail de **Vernus**, qui n'est pas pardonnable, sur le vu de son dossier universitaire. Si je rapprochais égyptien *smí* (*smj*) "beurre" et sémitique *smn* comme se le permet **Vernus** (p. 188), **Tourneux**, à l'affût de la nullité africaine, aurait eu une magnifique occasion de déverser sa science africaniste contre les "savants africains du niveau d'Obenga". Il encourage au contraire **Vernus** à se contenter du jeu hasardeux des "isoglosses lexicales" (ce qui n'a strictement aucun sens en linguistique, puisque "isoglosse" est simplement une ligne de démarcation en géographie linguistique, en dialectologie). Comment **Tourneux**, chercheur au Laboratoire des Langages, langues et cultures d'Afrique noire (CNRS, INALCO, Paris III, Paris VII), et **Vernus**, philologue, linguiste et égyptologue (EPHE, Paris), expliquent-ils les correspondances phonétiques entre *smí* égyptien et *smn* sémitique ? Pourquoi l'égyptien ne montre-t-il pas de *-n* final ? En linguistique comparée, il faut être extrêmement rigoureux, précis, capable de tenter une explication cohérente des faits listés.

Le désastre est à son comble dans la section intitulée "*Comportement et relations sociales*" (**Vernus**, *op. cit.*, p. 189) :

– égyptien *jnq* (*inḳ*) "embrasser", arabe *anaqa* "embrasser". Le sens premier, fondamental, de *inḳ* est "unir" (les Deux Terres d'Égypte), "rassembler", "mettre ensemble". Le sens de "embrasser" est dérivé, figuré (les dieux étreignent, embrassent Pharaon, c'est-à-dire ils s'unissent à lui ; il est enveloppé par l'énergie divine). La sémantique mériterait d'être précisée.

– égyptien *wdpw* "serviteur", arabe *waṣīf*. Le mot égyptien évoque l'idée de "cuisinier", "maître" (d'hôtel). Ce que les dictionnaires anglais rendent bien : "*butler*", "*cook*". Comment la structure *d-p* disparaît-elle totalement en arabe ? Et le *f* arabe en position finale ? dire que *wdpw* et *waṣīf* sont apparentés, au plan génétique ou au plan typologique, me paraît franchement incorrect, mais **Vernus** est heureux.

– égyptien *nb* (*w*) "maître", arabe *nāb*. Cet exemple est intéressant : une occlusive nasale apico-dentale / *n* / introduisant une occlusive bilabiale sonore / *b* /. Mais aucune série ne peut être établie :

égyptien : <i>nb</i> "tout"	accadien : <i>kalū</i>
copte : <i>nībī</i> , <i>nībē</i> id.	ugaritique : <i>kl</i>
	hébreu : <i>kol</i>
	syriaque : <i>kol</i>
	éthiopien : <i>kəl</i>
	arabe : <i>k-ll</i>

égyptien : <i>nbw</i> "or" (métal)	hébreu : <i>zāhāḇ</i> "or"
copte : <i>noub</i> id.	hébreu : <i>paz</i> "or" (poésie archaïque biblique)

égyptien : <i>nbl</i> "flamme"	hébreu : <i>lhwb</i> , <i>lahaḇ</i> "flamme"
--------------------------------	--

Quand **Vernus** donne *šmm* “être chaud”, hébreu *ḥmm* “être chaud” (p. 187), il faut préciser le contenu sémantique du verbe égyptien qui veut dire : “avoir la fièvre”, “être fiévreux”. D’où le nom *šmmt* “fièvre”, “inflammation” (*Papyrus Ed. Smith*, 386). La variante est *ḥm* “chaud” (“warm” en anglais). Autrement, l’idée même de “chaud”, liée au feu, à la flamme qui brûle, se dit par exemple : *nbībī* (de *nbī* “être chaud” ; *sḏt* “feu, flamme” (*ḥt n sḏt* “bois de chauffe”, Urk. IV, 670, 13). On a par ailleurs *ḥt* “feu” (avec le déterminatif Q 7), *rkḥ* “chaleur” ; *t3* “chaud”.

Poursuivons l’examen de la liste de **Vernus** (p. 189) :

– égyptien *nms* “vêtement royal”, sémitique *lbš* “habiller”. **Vernus** force les choses. L’égyptologue compétent se fait mauvais linguiste : je doute que *nms* puisse signifier n’importe quel “vêtement royal”. Tout le monde sait en égyptologie que *nms*, *nemes*, est une “coiffe striée en lin réservée au souverain” (**Sergio Donadoni**, égyptologue italien). Les Anglais traduisent : “a royal head-dress” (**A. Gardiner**), “royal head-cloth” (**R. Faulkner**), etc. Les Allemands ne traduisent pas autrement. En sémantique, il y a tout un monde entre “vêtement royal” et “habiller” : le nom est précis, réservé au domaine royal, le verbe est d’un emploi général et ne correspond pas nécessairement à “vêtement royal”. Le mot courant, banal, quotidien, depuis l’Ancien Empire, pour “habiller”, “être habillé, vêtu” (verbe), et “habit, vêtement” (nom) est : *ḥbš* qui n’a rien de commun avec le sémitique *lbš* ; il faut expliquer *ḥ* et *l*. Tout le reste est pareil chez **Vernus** : des sollicitations forcées, des approximations inadmissibles, aucun souci d’explication démonstrative, manque total de rigueur dans le choix des lexèmes. Bien plus, le refus des faits est un vrai régal pour **Vernus**.

Les mots que **Vernus** désigne par “*Vocabulaire courant*” (p. 189), n’ont précisément rien de “courant”, par exemple : “lier quelque chose autour de quelque chose”, “enfler, accumuler”, “dissiper”, “érafler”, “tomber goutte à goutte”, “s’étendre”, etc. **Vernus** joue, dans ses choix, à quitte ou double. Il s’agit en fait du “vocabulaire de base”, constitué de mots comme “tête, œil, langue, bouche” ; “eau, feu, soleil, lune, étoile, pierre” ; “manger, boire, marcher, voir, venir, entendre, mourir”, etc. **Vernus** opère de graves “manipulations” parce qu’il sait pertinemment que l’égyptien et le sémitique n’ont en commun *aucun mot* du vocabulaire courant (je souligne). Ainsi, par exemple :

1. - Soleil

ugaritique : <i>špš</i>	égyptien : <i>r^c, rā</i>
arabe : <i>šams</i>	copte : <i>rē</i>
sémitique commun : <i>šmš</i>	

2. - Étoile

accadien : <i>kakkabu</i>	égyptien : <i>sb3, seba</i>
hébreu : <i>kōkāb</i>	copte : <i>siwu</i>
syriaque : <i>kawkabā</i>	
arabe : <i>kawkab</i>	
éthiopien : <i>kōkab</i>	

3. - Terre

accadien : <i>eršetu</i>	égyptien : <i>t3, ta</i> (masculin)
ugaritique : <i>'arš</i>	copte : <i>tō, tō, tē-</i>
hébreu : <i>'ereš</i> (féminin)	
syriaque : <i>'ar'ā</i> (féminin)	
arabe : <i>'arḍ</i> (féminin)	

4. - Dieu

ugaritique : <i>īl</i> “dieu”	égyptien : <i>ntr</i> “dieu”
ugaritique : <i>īlt</i> “déesse”	égyptien : <i>ntrt</i> “déesse”
sémitique commun : <i>ēl / al</i>	copte : <i>noutč, nouti</i>

5. - Nom

accadien : <i>šumu (shumu)</i>	égyptien : <i>rn</i>
ugaritique : <i>šēm (shēm)</i>	copte : <i>ran, rēn, lan, lēn, rin</i>
hébreu : <i>šēm (shēm)</i>	
araméen : <i>šum (shum)</i>	
arabe : <i>'ism</i>	
éthiopien : <i>səm</i>	

Le négro-africain est apparenté à l'égyptien : *shilluk* (Soudan) *rin* “nom”, *galke* (Adamawa, Nord Cameroun) *rin* “nom”, *kimbundu* (Angola) *rina* “nom”, *mbe len* “nom”, *nuer ron* “appeler”, i.e. “dire le nom”.

6. - Maison

sémitique : <i>baytu < bayit</i>	égyptien : <i>pr, pl. prw</i>
sémitique (sud arabe) <i>byt, pl. byt</i>	copte : <i>pēr</i>
hébreu : <i>bēt yisrā'el</i> “maison d'Israël”	

7. - Un (nombre 1)

sémitique (hébreu) : <i>'aḥad</i> (masc.), <i>'aḥadah</i> (féminin)	égyptien <i>w^c, wā</i> (masculin)
sémitique (araméen) : <i>ḥad</i> (masc.), <i>ḥadah</i> (féminin)	égyptien <i>w^ct, wāt</i> (féminin)

Allons au secours de **Vernus**. La chuitante égyptienne apico-palatale sourde / *š*, *sh* / correspond en copte à une chuitante / *sh* / : c'est connu. **Vernus** montre par ses exemples

que le signe / *š* / égyptien correspond au / *ḥ* / sémitique, une fricative vélaire sourde : égyptien *nšp* “respirer”, arabe *nhf*; égyptien *šwy* “être vide”, arabe *ḥwy* “vide”. Donc *š* = *ḥ* (fricative prépalatale sourde = fricative vélaire sourde). Cela, en position interconsonantique ou initiale. Mais le schéma ne tient pas rigoureusement : égyptien *šsp* “recevoir”, arabe *šaḡafa* (le *ḡ* est une fricative vélaire sonore emphatique) ; égyptien *štm* “injurer”, arabe *šatama*. Tous ces exemples sont donnés par Pascal Vernus (p. 189). J'ai essayé de faire le travail qu'il n'a pas su faire, en l'aidant, en toute bonne foi. C'est une critique positive. Mais les faits linguistiques ne permettent pas de justifier les listes des lexèmes proposés comme étant identiques : il est impossible d'établir des correspondances phonétiques (“*sound laws*”) de façon régulière, satisfaisante. C'est que le chamito-sémitique ou afroasiatique n'existe pas dans la matérialité des faits linguistiques.

Le professeur **Carleton T. Hodge** n'a jamais cru à la réalité de l'afroasiatique ou chamito-sémitique reconstruit. Ce n'est qu'une hypothèse de travail chez lui : “Linguistics, like many academic endeavors, sets up hypotheses and then tests them. The present paper is a discussion of the *Afroasiatic hypothesis* and some aspects of its testing” (C. T. Hodge, *Aforasiatic* '67, in “Language Sciences. Indiana University. Research Center for the Language Sciences”, n° 1, mai 1968, pp. 13-21 ; pour la citation, p. 13). Ce qui est souligné l'est par moi.

Il s'agit bien d'une hypothèse, et non d'une réalité linguistique reconstruite : *l'hypothèse afroasiatique* que l'on teste depuis 1844, mais sans résultats significatifs, probants : **Theodor Benfey**, *Ueber das Verhältniss der ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, Leipzig, 1844.

En avril 2000, attaquant les “afrocentrismes”, **Pascal Vernus** rassemble toute la documentation, impressionnante, mais qu'hypothétique, du chamito-sémitique ou afroasiatique, croyant jeter la poudre aux yeux du lecteur. Il ne fait guère mieux que tous ses prédécesseurs “chamito-sémitiques” qu'il répète sans critique linguistique, sans argumentation scientifique, sans méthodologie appropriée. **Vernus** prend ses *si* pour des raisonnements rigoureux. C'est son majeur défaut.

L'hypothèse du “nostratique”, jadis vigoureusement défendue par **Cuny**, est aujourd'hui complètement abandonnée par la linguistique sérieuse : **A. Cuny**, *Recherches sur le vocalisme, le consonantisme et la formation des racines en “nostratique”, ancêtre de l'indo-européen et du chamito-sémitique*, Paris, 1943.

L'ami **Henry Tournoux** est le premier à rire aux éclats à propos du “hamite”, du “chamite”, ignorant peut-être qu'il rejette, avec raison, le travail fumeux de **Carl Meinhof**, *Die Sprachen der Hamiten*, Hambourg, 1912.

D'hier et d'aujourd'hui, il faut abandonner ces hypothèses impossibles à tester au plan de la linguistique qui a ses règles de travail, rigoureuses et universelles :

1. - *l'hypothèse basque* en voulant inclure cette langue dans l'indo-européen malgré le refus catégorique des faits linguistiques ;

2. - *l'hypothèse nostratique* qu'aucune linguistique historique n'a jamais techniquement testée, selon les procédés de l'art ;

3. - *l'hypothèse hamite* (ou *chamitique*) défendue, mais en vain, par les auteurs des

cercles culturels africanistes (Leo Frobenius, Carl Meinhof, etc.) ;

4. - *l'hypothèse chamito-sémitique* ou *afroasiatique* jamais testée avec succès : de 1844 à 2000, c'est-à-dire de Theodor Benfey à **Pascal Vernus**, en passant par **Fr. Gr. Calice**, **I. M. Diakonoff**, **Marcel Cohen**, **A. Erman**, **T. W. Thacker**, **J. Vergote**, **Werner Vycichl**, **E. Zyhlarz** et **Joseph H. Greenberg** ;

5. - *l'hypothèse des langues semi-bantu* jadis défendue par un savant comme **Malcolm Guthrie**, qui a pourtant beaucoup contribué au comparatisme bantu.

On imaginera toutes sortes d'hypothèses linguistiques africaines tant qu'on ne reconnaîtra pas la vérité historique, à savoir :

a) - l'Égypte pharaonique était un royaume africain, sur le continent africain, et non au "Proche-Orient" ou en "Asie antérieure" ou "mineure" ;

b) - l'Égypte pharaonique était une civilisation bâtie par des Noirs Africains, dans la très vieille antiquité, et qu'elle n'a jamais reçu des apports culturels décisifs venant de l'extérieur du continent africain pour son émergence et son épanouissement (langue, écriture, technique architecturale des pyramides, panthéon, concept de la *Maât*, technique de momification, société matrilineaire, royauté des dieux-rois, etc.) ;

c) - l'Égypte pharaonique était une civilisation nilotique, née, épanouie et morte aux bords du Nil, dans la vallée du Bas-Nil. De ce fait, ses racines appartiennent totalement à l'univers culturel négro-africain (Érythrée Abyssinie / Éthiopie, Nubie / ancien Soudan, Sahara préhistorique, etc.) ;

d) - l'Égypte pharaonique est une civilisation négro-africaine par la variété biologique de ses habitants, leurs modes de pensée, leur écriture, leurs cosmogonies, leurs conceptions de la royauté, leur perception de la vie, de la société, de l'univers ;

e) - la langue parlée jadis par les habitants de l'Égypte pharaonique, aujourd'hui vivante encore dans le copte liturgique, est génétiquement apparentée aux autres langues modernes parlées par les Noirs Africains sur le continent africain.

□ L'auteur

Docteur d'État ès Lettres et Sciences humaines de l'Université de Montpellier, il est philosophe, historien, linguiste et égyptologue, membre de la Société française d'Égyptologie. Il collabore, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire Générale de l'Afrique*, et à celle de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*. Il a dirigé jusqu'à la fin de l'année 1991, le *Centre International des Civilisations Bantu* (CICIBA, Libreville, Gabon). Il a été professeur d'histoire ancienne et d'égyptologie pendant plusieurs années à l'Université Marien N'Gouabi de Brazzaville (Congo). Auteur de nombreux livres et articles, il est le directeur de la revue *ANKH*. Il a enseigné à Temple University à Philadelphie, aux USA, l'égyptologie et l'œuvre de Cheikh Anta Diop. Il est actuellement Chef du Département des "Études africaines" à l'Université de San Francisco aux USA où il enseigne également l'égyptologie.

Publications (<http://www.ankhonline.com>)

Bibliographie exhaustive dans l'ouvrage de l'auteur *Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx — Contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1996.

“*Aristote et l'Égypte ancienne*”, in *ANKH* n°2, avril 1993, pp. 9-18.

“*La Stèle d'Iritisen ou le premier Traité d'Esthétique de l'humanité*”, in *ANKH* n°3, juin 1994, pp. 28-49.

“*La parenté égyptienne : considérations sociologiques*”, in *ANKH* n°4/5, 1995-1996, pp. 139-183.

“*Anthropologie pharaonique – Textes à l'appui*”, in *ANKH* n°6/7, 1997-1998, pp. 8-53.

“*Les derniers remparts de l'africanisme*”, *Présence Africaine*, n°157, 1^{er} semestre 1998, pp.47-65.

La philosophie africaine de la période pharaonique — 2780–330 avant notre ère, Paris, L'Harmattan, 1990.

L'origine commune de l'égyptien, du copte et des langues négro-africaines modernes, Paris, L'Harmattan, 1993.

La géométrie égyptienne — Contribution de l'Afrique antique à la Mathématique mondiale, Paris, L'Harmattan/Khepera, 1995.

Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx — Contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1996.

Le sens de la lutte contre l'africanisme eurocentriste, Khepera/L'Harmattan, Paris, 2001.